

*Ursula Reutner*

## Présentation

L'année 2007 a commémoré le tricentenaire de la naissance de Georges Louis Leclerc, comte de Buffon (1707–1788), auteur de l'*Histoire Naturelle*, mais aussi du *Discours sur le style* (1753). C'est dans ce discours qu'apparaît la formule tant célèbre que controversée "Le style est l'homme même", qui – transposée en question rhétorique – a servi de brise-glace à une section du XXX<sup>e</sup> *Deutscher Romanistentag* tenu à Vienne du 23 au 27 septembre 2007, dont les contributions sont à l'origine de ce volume.

Intitulée *Le style, c'est l'homme. Einheit und Vielheit romanischer Wissenschaftsstile*, cette section s'est intéressée à la pluralité du discours scientifique roman, un domaine plutôt délaissé, tant dans la perspective de la linguistique générale, que du point de vue des stimuli que sa description scientifique peut engendrer pour l'amélioration de la communication interculturelle et de la didactique des langues étrangères. Il revient pourtant à l'ordre du jour au sein de l'uniformisation linguistique se déroulant sur le "marché scientifique" (cf. Bourdieu), où l'anglais domine de plus en plus comme *lingua franca*. La mondialisation de la recherche et la participation du chercheur à une vie scientifique internationale – phénomènes encore renforcés par les changements significatifs survenant dans les techniques de communication – provoquent des modifications profondes par rapport aux types de textes scientifiques nationaux, aux traditions discursives sur lesquelles ils reposent, tout comme à l'écriture scientifique toute concrète. Cette évolution touche aussi le romaniste, quoique les langages scientifiques romans continuent à constituer une partie intégrante de sa socialisation linguistique.

L'éventail des intérêts de recherche à ce sujet comprend donc d'une part l'établissement des différences discursives entre les cultures scientifiques traditionnelles et l'observation d'une éventuelle évolution, et d'autre part, la question de savoir dans quelle mesure ces différences se maintiennent dans le cadre de la communication scientifique interculturelle, ou sont en passe de s'uniformiser en se calquant sur des modèles internationaux d'empreinte anglo-américaine. Mais peut-on décrire des langages scientifiques nationaux – voire parler d'un langage

scientifique français, italien ou espagnol – sans se servir de stéréotypes et ainsi réduire *per definitionem* la complexité du sujet?

Évidemment cette question n'est pas dénuée d'une certaine provocation et posée en ces termes, elle ne peut être répondue que négativement. D'un côté, la tentative de différencier les langages scientifiques doit comprendre la prise en compte d'une éventuelle implantation macroculturelle franco-, hispano- ou italo-phonie et la question des modèles dominants ou subordonnés à l'intérieur de l'espace roman (cf. la thèse souvent citée et controversée sur l'existence d'un "langage gaulois" formulée par Galtung). De l'autre, la rédaction scientifique représente aussi un acte identitaire (cf. les "acts of identity" de Le Page), au moyen duquel le savant se situe dans un espace social, le "milieu académique" au sens de Bourdieu. L'identification du chercheur dans cette espace est sans doute multidimensionnelle et déterminée par des facteurs comme la discipline et la sous-discipline du chercheur, le caractère international des réseaux qu'il exploite, sa prise en considération de la littérature étrangère, sa biographie scientifique, ses maîtres d'études, tout comme le prestige et la spécialisation de l'université à laquelle il est affilié.

En plus, les limites ou normes du discours scientifique sont définies depuis toujours sur la base de modèles identitaires nationaux et n'existent de ce fait qu'en rapport avec l'évolution des différentes langues historiques, dont les modifications normatives (processus de déstandardisation, pluralité croissante des concepts normatifs du langage) ont aussi des répercussions sur l'écriture scientifique. Renforcée par les effets de la mondialisation mentionnés ci-dessus, cette évolution interne des langues implique un éclatement des limites du discours scientifique traditionnel relatif à la forme, au style et au contenu, et leur remplacement par d'autres règles. Ceci rend également nécessaire la prise en considération de l'évolution historique sur les langages scientifiques, qui repose, d'une part, sur la construction normative des différentes langues historiques, mais qui, d'autre part, les transcende depuis ses débuts (cf. par exemple dans la République des Lettres du XVIII<sup>e</sup> siècle européen) en portant le regard vers l'extérieur, au-delà des frontières nationales.

Ces réflexions engendrent d'innombrables sujets de recherche, dont ce volume ne peut comprendre qu'un choix d'aspects historiques, de particularités linguistiques et de genres des langages scientifiques romans. Il est introduit par un tour d'horizon des différentes approches des langages scientifiques par les études stylistiques, donné par SABINE SCHWARZE, qui part des effets de la mondialisation de la recherche comme la multiplication des échanges entre les chercheurs et l'uniformisation stylistique, pour préciser la notion de style appliquée au discours scientifique. En replaçant la parole buffonienne dans son contexte, elle rejette les fausses interprétations et montre que pour l'auteur un beau style est toujours lié à la vérité du contenu. Mais l'introduction présente surtout les différentes perspectives dans lesquelles la recherche linguistique s'est approchée

du style scientifique, à savoir les perspectives universalisante, pragmatique, interculturelle et textuelle. Schwarze conclut ses réflexions en ouvrant divers horizons de la recherche, tout en faisant référence au rôle central des études romanes à l'intérieur de la stylistique scientifique.

La situation actuelle de l'écriture scientifique est naturellement le résultat d'un processus qui se déroule depuis le XVII<sup>e</sup> siècle et surtout depuis le siècle des Lumières. La première partie thématise donc des ouvrages vulgarisateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle (FARINA) et des débats caractérisant le siècle suivant, qui donnent sur le langage scientifique en Italie (WERNER), sur la grammaticographie en Espagne (ZOLLNA, EILERS), et sur la naissance de la philologie des langues modernes en Allemagne (J. WOLF), ainsi que l'enrichissement de la poésie par les sciences au début du XX<sup>e</sup> siècle (HERNÁNDEZ MARZAL).

Le complexe historique débute avec le XVIII<sup>e</sup> siècle français, où apparaît un certain nombre d'ouvrages déclarant s'adresser en particulier à un lectorat féminin. La question posée par ANNICK FARINA est celle de savoir s'ils se distinguent par un langage adapté à la compréhension des femmes ou par une dispensation des savoirs considérée apte et compréhensible aux lectrices, auparavant sans accès à la science. L'auteur nous fait remarquer que les textes de vulgarisation scientifique portent souvent l'adresse aux femmes dans le titre comme prétexte pour transgresser les prétentions scientifiques en vigueur à l'époque. Fréquemment, il s'agit d'œuvres en forme de dialogue philosophique, où le statut de la femme s'étend de celui de Muse ou de disciple passif, à travers le rôle d'interlocuteur permettant au philosophe d'exposer ses idées, à celui de penseur tirant ses propres conclusions. En fin de compte, les ouvrages déclarant être destinés aux femmes visent plus à donner aux deux sexes quelques informations sur de nouvelles découvertes scientifiques applicables à la conversation des salons qu'à éduquer sagement le sexe dit faible, même si un siècle plus tard, ces mêmes textes ont été réutilisés pour lui inculquer un savoir scientifique minimum.

La communication d'EDELTRAUD WERNER nous amène dans l'Italie au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle, où des auteurs comme Giovanni Romani considèrent l'ancienne norme rhétorique obsolète pour l'écriture scientifique et ressentent de plus en plus le besoin de développer un "linguaggio filosofico italiano", plus adapté à véhiculer les idées d'une science moderne. Romani ne se limite pas à la critique du lexique, mais développe le modèle de "scienza grammaticale", qui pourrait servir – selon lui – au langage scientifique italien comme point de référence primordial et s'avérer particulièrement performante en permettant une manière flexible et appropriée de représenter les idées nouvelles et le monde en changement. Le principe esthétique de beauté reste en vigueur en tant qu'idéal général, mais Romani distingue entre "bellezza sensibile", qui réside dans l'harmonie, caractérise le langage poétique et peut être ressentie par tous, et "bellezza intel-

lettuale”, perçue seulement par une petite élite de savants et réalisée dans le langage scientifique à travers la perfection avec laquelle la “scienza grammaticale” est transposée. La science grammaticale est basée sur la théorie des idéologues français et les *Éléments d'idéologie* (1801-1805) ont eu des répercussions également sur la grammaticographie espagnole du XIX<sup>e</sup> siècle, traitée par les deux communications suivantes.

ISABEL ZOLLNA procède à une analyse détaillée de six grammaires espagnoles du XIX<sup>e</sup> siècle en mettant l'accent sur les références à Destutt de Tracy, qui sont particulièrement fréquentes dans les phases libérales et marquent l'adhérence ou la distance envers la position sensualiste comme réception ouverte (“on-record”) et implicite (“off-record”). L'examen de la structure des textes, de la mise en scène de l'auteur, des termes choisis pour les titres comme *ideología* ou *elementos*, de la terminologie grammaticale adaptée de Destutt, des références directes et indirectes, ainsi que des exemples permet à Zollna de constater que les grammairiens espagnols se montrent très réticents envers l'influence de la grammaire générale française, en n'acceptant que certaines idées de descriptions grammaticales, mais refusant les implications idéologiques pour accentuer leur appartenance à la tradition nationale espagnole.

De son corpus de 41 grammaires espagnoles VERA EILERS dégage trois types différents: les grammaires traditionnelles, alignées sur les modèles scolaires gréco-latins, les grammaires modernes, qui suivent les courants idéologiques français, et les grammaires situées à mi-chemin entre ces deux. Dans les trois cas, la forme ne correspond pas forcément au contenu, les idées modernes se présentant souvent sous une forme traditionnelle, ce que les auteurs justifient avec des arguments ou prétextes d'ordre didactique et pédagogique. Un tel métissage entre tradition et modernité dans le contenu et la forme peut être interprété comme la recherche d'un style nouveau convenant à la langue espagnole, mais il reflète aussi une approbation hésitante ou précautionneuse des idées étrangères, surtout dans un siècle où l'étiquette d'“afrancesado” (francisé) n'était pas sans risque pour le grammairien.

Nous restons au XIX<sup>e</sup> siècle avec la contribution de JOHANNA WOLF, qui s'intéresse aux différentes conceptions à l'origine de la formation des philologies des langues modernes en Allemagne. En quête d'une légitimation vis-à-vis de la philologie classique et d'une légitimation en tant que science elle-même, celle-ci est accompagnée d'une discussion identitaire se manifestant par deux discours divergents, un discours d'ordre philologique et pédagogique, et un autre d'ordre linguistique et scientifique. Selon la position prise par les auteurs, il peut s'agir de construire certaines conceptions, c'est-à-dire d'essayer “d'affirmer et d'élargir une certaine formation discursive”, ou de déconstruire, à savoir de détruire le champ discursif “en rompant les connotations qui accompagnent normalement cette formation discursive”. J. Wolf étudie de près la complexité du débat sur l'évaluation et la place de la discipline nouvelle en mettant en relief les

formules de légitimation explicite et implicite, ainsi que les structures argumentatives et métaphoriques, dont l'analyse de l'interdiscursivité permet de situer les auteurs, ainsi que leur œuvre, dans la tradition discursive scientifique.

La première partie se termine avec des réflexions sur la relation entre langage scientifique et langage poétique, souvent perçus comme des antipodes. Qu'ils ne sont pas inconciliables, montre le rôle de la science dans la poésie au début du XX<sup>e</sup> siècle. BELÉN HERNÁNDEZ MARZAL présente les poèmes de Gilberto Owen, saupoudrés de références aux disciplines scientifiques et reflétant ainsi l'importance attribuée à leurs avancements, tout comme l'influence des nouvelles expériences sur le langage en général. Le langage technique de sa poésie se manifeste par les *termini technici* jalonnant son œuvre, par les renvois aux théories scientifiques et aux grands personnages marquant l'époque, ainsi que par l'emploi de chiffres représentant des lettres ou des mots. Un tel enrichissement de la poésie ne produit certainement pas de langage scientifique nouveau, mais mène à un renouvellement du langage poétique, déclenché par la place que les sciences occupent dans les sociétés modernes.

La deuxième partie du volume réunit des contributions portant sur des particularités linguistiques, à savoir l'interdépendance lexicale européenne (FUSCO), les courants innovateurs de l'italien (DARDANO), les emprunts de l'italien à l'anglais (FRENGUELLI), les infractions des maximes conversationnelles par l'écriture académique (ZALEŃSKA) et la comparaison pragmatique de connecteurs français et italiens (BOLZONI). Un sujet souvent thématiqué relatif au discours scientifique est le rapport de force entre plurilinguisme et monolinguisme. En recourant à une généralisation courante, les chercheurs des sciences naturelles tendraient à favoriser le monolinguisme anglais pour des raisons pragmatiques, alors que les auteurs des sciences humaines choisiraient plus souvent leur langue maternelle (ou la langue liée au sujet étudié), ce qui peut améliorer non seulement la qualité linguistique, mais surtout garantir la sauvegarde d'une diversité culturelle et avec elle d'une diversité des connaissances, capable de prévenir la pensée unique.

Dans ce contexte, FABIANA FUSCO soumet l'avis de la nécessité d'une protection des langues nationales contre l'anglais, et aborde aussi les avantages d'une ouverture des Italiens vers cet idiome pour empêcher une isolation du pays au niveau mondiale. Mais la contribution de Fusco rappelle surtout l'interaction des différents centres culturels européens au cours de l'histoire linguistique, qui a mené à la création d'un espace culturel souvent caractérisé par les mêmes manières de formuler et de structurer la pensée, les mêmes sens figurés donnés aux termes concrets communs, les mêmes métaphores, les mêmes locutions. Aujourd'hui, cette européisation entamée par les emprunts savants au latin et les emprunts intra-européens est encore accélérée par le langage communautaire.

MAURIZIO DARDANO retrace les développements récents survenus dans la langue italienne, qui ont une répercussion évidente sur l'italien scientifique. Il atténue la querelle sur l'interprétation des nouveaux phénomènes, en refusant la thèse d'une rupture révolutionnaire pour préconiser celle d'un changement continu et progressif déterminé par l'habituel processus dialectique entre tradition et innovation. L'auteur illustre son propos à l'aide d'un corpus tiré du langage de la presse, médium faisant se croiser langage commun et variétés sociolinguistiques. En distinguant phénomènes connus pour d'autres langues européennes – comme la diffusion d'anglicismes, le progrès des langues de spécialité ou l'influence croissante des variétés du sous-standard – et phénomènes particuliers à l'italien – comme son conservatisme prononcé ou les échanges fréquents entre standard et dialectes –, il présente de nombreux aspects des changements en cours, qui s'ouvrent à l'interprétation et à la discussion.

GIANLUCA FRENGUELLI donne un aperçu des avis sur l'influence glottophagique ou ethnoolithique de l'anglais dans l'ère de la mondialisation et évoque son rôle dans les sciences et surtout dans la presse, qui transpose les anglicismes des langages spécialisés dans le langage commun. Pour illustrer le fait que la presse grand public emploie de nombreux emprunts inventoriés auparavant uniquement dans la presse spécialisée, il cite des mots étrangers remplaçant des mots italiens plus anciens, des calques et des néologismes sémantiques récemment apparus dans les grands quotidiens. L'afflux des anglicismes dans la presse a pour conséquence l'apparition de stratégies de gloses, que Frenguelli catégorise en distinguant gloses en parenthèse, gloses en apposition, gloses introduites par un signal explicatif de reformulation, commentaires métalinguistiques, explications textuelles, gloses *per variatio*, gloses de sigles et éléments paratextuels – distinction *mutatis mutandis* tout aussi valable pour les gloses du discours scientifique.

MARIA ZAŁĘSKA aborde les défauts du langage scientifique de certains "experts", à savoir des professionnels d'une discipline. Son corpus est constitué de deux livres qui critiquent la dégénération du discours scientifique sur la base d'exemples réels qu'elle soumet à une méta-analyse à l'aide des critères de Grice. La maxime de qualité est enfreinte soit par un manque de comparaison entre la théorie et les données réelles (vrai/faux), soit par l'application erronée de la terminologie des sciences naturelles aux sciences humaines (sens/non-sens), soit par les innovations lexicales qui dissimulent des concepts bien connus (nouveau/connu), soit par un contenu banal obscurci par un langage difficilement compréhensible (original/banal). La maxime de la manière est enfreinte par une terminologie idiosyncrasique et par l'emploi de symboles mathématiques sans références à leur signification originale. Une digression servant à souligner l'horizon de l'auteur dessert la maxime de la pertinence et une verbosité extrême la maxime de la quantité.

LUCIA BOLZONI clôt cette deuxième partie du volume en analysant l'usage des connecteurs dans les textes scientifiques italiens et français. Elle part de deux hypothèses, dont la première est la corrélation significative entre l'emploi de connecteurs pragmatiques et le type de langage spécialisé. Elle est corroborée par un premier corpus pluridisciplinaire, où Bolzoni relève par exemple que les textes historico-financiers et psycho-pédagogiques emploient plus fréquemment des connecteurs argumentatifs que les articles médicaux et biologiques. Selon la deuxième hypothèse, l'emploi de *dunque* et *quindi* serait plus fréquent que celui de *donc*, qui aurait une valeur moins précise et céderait souvent la place à d'autres connecteurs. L'hypothèse est infirmée par un corpus d'articles psychologiques français et italiens, et Bolzoni l'explique par le goût personnel de l'auteur, l'ambiguïté de certains connecteurs de remplacement, tout autant que par leur moindre maniabilité par rapport à *donc*, imbattable dans sa brièveté.

Les différents genres de l'écriture scientifique sont discutés dans la troisième partie, où parmi les types de textes écrits, sont thématiques l'article de revue (REUTNER), l'"ensayo" (KAISER), la "tesina" (SORRENTINO) et le compte-rendu (L. WOLF). Les discussions suivant les conférences aux colloques (KONZETT) donnent quant à elles un aperçu d'un genre oral.

Après avoir rappelé les paramètres décisifs pour l'hétérogénéité du discours scientifique, URSULA REUTNER esquisse un projet de recherche en cours à l'Université d'Augsbourg, qui porte sur le langage d'articles linguistiques et comprend l'analyse statistique, tout comme des enquêtes métalinguistiques. Leur partie quantitative est menée au moyen d'un questionnaire remis à des linguistes français afin de connaître leur conception du discours scientifique idéal. L'auteur en présente la méthode appliquée et les résultats des trois premiers complexes du questionnaire, soit le lexique, la syntaxe et le degré d'abstraction. Ils s'appliquent à des questions telles que l'importance de la clarté et de la variation lexicale, l'attitude envers des structures syntaxiques marquées et l'importance attribuée à la compréhensibilité du texte pour le lecteur.

Selon les préjugés qui fourmillent autour des traditions discursives nationales, les textes allemands seraient peu originaux, difficiles à comprendre, lourds et ennuyeux, tandis que les travaux latino-américains seraient plus subjectifs, émotionnels et moins scientifiques. DOROTHEE KAISER explique les préférences nationales à l'origine de ces clichés par les conceptions divergentes de l'ontologie de la science, en analysant le discours académique en vigueur en Allemagne et au Venezuela à l'instar de textes typiques: l'"ensayo", un genre plutôt personnel et subjectif, et l'"artículo científico", plus objectif et aride. Les différences sont parlantes, puisque les textes allemands se distinguent en général par l'existence d'une table de matières et d'une bibliographie, par la structuration en chapitres et paragraphes et par la documentation de sources, alors que les textes vénézué-

liens sont caractérisés par une moindre fréquence de citations et références et une forte présence de l'auteur.

DANIELA SORRENTINO porte sa recherche sur un corpus de mémoires finaux rédigés par des étudiants italophones en philologie allemande après le premier cycle d'études universitaires. Elle part de l'hypothèse que les textes préparés par les étudiants ne correspondent pas au discours académique exigé par le genre textuel de la "tesina", peu enseigné à l'université, mais que les étudiants s'orientent plutôt au genre textuel appris à l'école, le "tema". Après avoir décrit les particularités des deux types de textes, elle confirme son hypothèse en montrant que les mémoires finaux intègrent des stratégies d'argumentation des "tema" et en analysant la deixis personnelle qui se distingue par le nombre élevé d'affirmations non documentées qu'elle contient, qui ne sont soutenues que par l'expérience de l'étudiant.

LOTHAR WOLF nous livre ses réflexions sur le compte rendu, dont le modèle idéal devrait consister en une présentation de l'objectif de l'étude en question, de sa méthode et des résultats obtenus, tout en y ajoutant des observations critiques. Wolf met l'accent sur ces dernières en distinguant entre commentaires d'ordre objectif – par exemple le plagiat, les fautes chronologiques, les conséquences d'une lecture inattentive de la recherche précédente ou l'emploi d'une méthode inadaptée – et commentaires subjectifs, qu'il explique par des différentes constellations psychologiques entre le critique, le critiqué et les thèses avancées. Par conséquent, ce "genre délicat" ne sert pas seulement à montrer l'étendue de l'horizon scientifique du critique, mais aussi à révéler certains aspects de sa conduite collégiale.

Une autre manière de réagir à la recherche d'autrui est de prendre part à la discussion suivant les exposés lors de colloques en posant des questions. La situation de face-à-face pourrait, d'une part, favoriser une modération par rapport à la critique écrite, comme cela est à l'inverse souvent décrit pour le clavardage, où la distance physique et le manque de connaissance entre interlocuteurs favorise l'usage des *flames*; d'autre part, l'oral, sous l'argument de la spontanéité et du manque de réflexion, permet plus facilement d'excuser une critique négative, ce qui est plus difficile à l'écrit. CARMEN KONZETT analyse trois stratégies d'interaction, toutes tirées de son corpus de quinze heures d'enregistrement, et n'hésite pas à qualifier la situation du chercheur de dilemme, lorsqu'il doit à la fois formuler des questions destinées à montrer sa compétence intellectuelle, sans pour autant désavouer sa compétence sociale, comme le ferait par exemple une attaque dure et directe au conférencier. Dans le conflit entre collaboration et confrontation, entre mise en scène de soi et solidarité avec l'autre, entre intérêts personnels et noble but de la création de savoirs, elle démontre que les participants aux discussions s'auto-présentent plus comme collaborateurs que comme antagonistes, même si l'aspect de confrontation, inhérent dans le genre discursif du débat, n'est jamais absent.